

Quelle mémoire pour les soldats alsaciens-lorrains de la Grande Guerre ?

Raphaël Georges

DANS **LE MOUVEMENT SOCIAL** 2015/2 (N° 251), PAGES 59 À 74
ÉDITIONS **LA DÉCOUVERTE**

ISSN 0027-2671

ISBN 9782707186232

DOI 10.3917/lms.251.0059

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-le-mouvement-social-2015-2-page-59.htm>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour La Découverte.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Quelle mémoire pour les soldats alsaciens-lorrains de la Grande Guerre ?

Raphaël GEORGES*

En 1914, l'Alsace-Lorraine est allemande depuis quarante-trois ans. À l'entrée en guerre, les hommes appelés à prendre les armes pour la défense du *Reich* sont ainsi, dans leur écrasante majorité, nés allemands. Ils ne connaissent de la France que ce que certains de leurs parents ou grands-parents ont voulu leur transmettre, un lien affectif que l'école et l'armée se sont employés à contrarier tout au long de leur apprentissage scolaire puis militaire. Si la mobilisation se déroule globalement sans encombre, une minorité parvient à s'enfuir vers la France et manque à l'appel¹.

L'action de ces déserteurs a un impact inversement proportionnel à leur nombre : elle cristallise en effet la méfiance d'une partie des autorités militaires allemandes à l'égard de l'ensemble des Alsaciens-Lorrains. Pour prémunir l'armée contre toute tentative de trahison, ces derniers sont bientôt soumis à des mesures d'exception appliquées à plus ou moins grande échelle², concernant notamment le contrôle postal et l'octroi des permissions, l'un et l'autre rendus plus contraignants, la limitation de l'accès à des fonctions et postes stratégiques et, surtout, le transfert d'un grand nombre de ces soldats sur le front est. De ce point de vue, les Alsaciens-Lorrains ont pu ressentir, à des degrés divers dans le temps mais aussi en fonction de leur sensibilité nationale, le désagréable sentiment d'être traités en soldats de second rang, en dépit d'expériences quotidiennes de la guerre et du combat en tout point comparables à celles de leurs pairs venus d'autres contrées de l'Empire. En France, le cas de ces déserteurs et des engagés volontaires alsaciens-lorrains ne manque pas d'être utilisé par une propagande qui veut y voir la preuve des profonds sentiments français de l'ensemble de la population d'Alsace-Lorraine dont le retour à la « mère-patrie » est justement devenu l'un des buts de guerre. Celui-ci est finalement atteint et, au sortir de la guerre, les combattants de l'armée allemande vaincue retrouvent leur province natale parée des couleurs tricolores du vainqueur, avant de recouvrir

* Doctorant à l'Université de Strasbourg, EA 3400-Arche.

1. On estime que 17 500 Alsaciens-Lorrains se sont engagés volontairement dans l'armée française au cours de la guerre, parmi lesquels quelque 12 000, qui se trouvaient en France depuis plus ou moins longtemps au moment de l'entrée en guerre, choisissent d'y rester et de s'engager, tandis qu'environ 3 000 auraient fui la mobilisation allemande quand celle-ci s'est précisée. Le reste est constitué des prisonniers de guerre et des hommes mobilisables capturés par les troupes françaises lors des offensives en Alsace en août 1914, qui décident également de s'engager plutôt que de rester internés. Dans l'armée allemande, le chiffre habituellement retenu est celui de 380 000 Alsaciens-Lorrains mobilisés entre 1914 et 1918. En réalité, il comprend aussi les nombreux Allemands installés en Alsace-Lorraine, dont beaucoup quitteront le territoire après 1918. Le nombre des Alsaciens-Lorrains sous uniforme allemand se situerait plutôt autour de 300 000, voire moins.

2. Voir A. KRAMER, « Wackes at war : Alsace-Lorraine and the failure of German national mobilization, 1914-1918 », in J. HORNE (dir.), *State, society and mobilization in Europe during the First World War*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997, p. 105-122.

bientôt eux-mêmes la citoyenneté française³. L'historiographie récente souligne la complexité de la situation de ces soldats en temps de guerre. Si une partie d'entre eux a revêtu à contrecœur l'uniforme allemand, la majorité semble s'y être conformée avec loyalisme et sens du devoir, sans vraiment se poser la question du sentiment national et du rapport à la France – du moins pas avant les derniers mois de la guerre⁴.

Mais qu'en est-il du souvenir que nos contemporains gardent de ce destin peu commun ? D'une manière générale, cette mémoire est assez éloignée du tableau issu des recherches des historiens. Le Poilu en bleu-horizon semble s'être imposé comme figure centrale des représentations collectives de la Grande Guerre, en Alsace et en Moselle – héritière de la Lorraine annexée – comme partout ailleurs en France. Si toutefois on se souvient de l'histoire compliquée des Alsaciens-Lorrains, c'est souvent sous les traits de « malgré-nous » de la première heure, « placés par les vicissitudes de l'histoire entre deux patries et qui se battaient avec un uniforme allemand et un cœur français », comme l'a formulé il y a quelques années Nicolas Sarkozy, alors président de la République, lors des cérémonies commémoratives du 11 novembre 2009⁵. Deux tendances se dessinent ainsi, l'une illustrant la dilution du cas alsacien-lorrain dans une mémoire nationale englobante, l'autre sa singularisation en un modèle de soldat conforme à l'idéal national. Dans les deux cas, la mémoire régionale s'est accordée avec la mémoire nationale, dans le souvenir d'une guerre justement caractérisée par le heurt entre des nationalismes bien tranchés.

Comment ces tendances se sont-elles imposées dans les mémoires nationale et régionales ? Pour le comprendre, nous analyserons les enjeux et les vecteurs de ces mémoires, depuis le conflit jusqu'à nos jours.

L'image consensuelle du soldat alsacien-lorrain patriote

Au cours de l'entre-deux-guerres, en France comme dans les provinces recouvrées, les discours de commémoration et la presse qui s'en fait l'écho, la littérature ou encore le cinéma, semblent tous s'exprimer d'une même voix : le soldat alsacien-lorrain de la Grande Guerre, Français de cœur, a été contraint de se battre du côté de l'Allemagne. Comment ce lieu commun s'est-il imposé dans les mémoires collectives ?

Aux origines d'une construction mémorielle

Il faut remonter à l'annexion de 1871 pour en comprendre les ressorts. Les années qui suivent sont caractérisées par des flux migratoires depuis les provinces annexées

3. À l'exception des plus germanophiles : qu'ils soient volontaires au départ ou jugés indésirables au retour dans les provinces devenues françaises, ceux-ci rejoignent le flot des Allemands quittant l'Alsace-Lorraine dans les mois qui suivent la fin du conflit.

4. Voir notamment J.-N. GRANDHOMME et F. GRANDHOMME, *Les Alsaciens-Lorrains dans la Grande Guerre*, Strasbourg, La Nuée Bleue, 2013 ; A. KRAMER, « Wackes at war... », art. cité, p. 118.

5. Allocution du président de la République pour les célébrations nationales du 91^e anniversaire de l'Armistice de 1918, le 11 novembre 2009 (version intégrale sur <http://www.ambafrance-at.org/-Novembre-2009>, consulté le 2 octobre 2014). L'expression de « malgré-nous », si elle apparaît dès les années 1920 dans le milieu des vétérans les plus francophiles, n'est généralement utilisée que pour désigner les incorporés de force alsaciens-mosellans de la Seconde Guerre mondiale.

vers la France, d'abord dans le cadre de l'« option »⁶, puis de manière plus ou moins officielle. Parmi ces migrants se trouvent un certain nombre de jeunes réfractaires à la conscription allemande, imposée dès 1872, qui préfèrent s'engager dans la Légion étrangère ou dans les troupes coloniales françaises⁷. En France, ce phénomène n'échappe à personne et est utilisé pour cultiver l'esprit de revanche. La presse s'en saisit ponctuellement, comme *le Monde illustré* qui, en septembre 1872, publie en couverture une gravure représentant les « conscrits de la vallée de Saint-Amarin traversant la nouvelle frontière au col de Brémont pour venir tirer au sort en France »⁸, ou le *Petit Journal*, qui illustre la une de son supplément illustré de novembre 1896 avec la gravure d'une « rébellion de conscrits alsaciens-lorrains »⁹. On retrouve également la figure du conscrit alsacien potentiellement déserteur dans certaines grandes œuvres littéraires, ainsi *Les Oberlé* de René Bazin en 1901¹⁰ ou *Au service de l'Allemagne* de Maurice Barrès en 1905¹¹. Dans un esprit semblable, la pièce de théâtre *Alsace* de Gaston Leroux et Camille Dreyfus, qui remporte un franc succès lors de ses représentations parisiennes en 1913, met en scène les difficultés d'assimilation de la population alsacienne à l'Empire allemand, notamment à travers l'exemple de Jacques, jeune Alsacien épris d'une Allemande et confronté à la germanité de sa belle-famille. Il prend alors pleinement conscience de son identité française, mais se résigne, lorsque la guerre éclate (on relèvera la prémonition des auteurs), à accomplir son devoir dans l'armée allemande. Toutefois, excédé par les envolées haineuses de la foule à l'égard de la France, il laisse échapper un « vive la France ! », véritable cri du cœur qui l'expose aussitôt à une vindicte populaire meurtrière, événement tragique sur lequel s'achève la pièce¹².

Cette thématique du jeune Alsacien au cœur français s'intègre dans une propagande plus large visant à convaincre du caractère français de l'Alsace-Lorraine¹³. Entretien par les milieux nationalistes et les cercles d'Alsaciens-Lorrains en France afin de cultiver l'esprit de Revanche, elle prend un sens nouveau après août 1914, quand les « provinces perdues » deviennent un but de guerre¹⁴. L'image du conscrit

6. Le traité de paix de Francfort du 10 mai 1871 prévoit un droit d'« option » jusqu'au 1^{er} octobre 1872, permettant aux Alsaciens et Lorrains qui le désirent (ou le peuvent) de rester français à condition de quitter le territoire d'Alsace-Lorraine et de s'installer en France.

7. Entre 1882 et 1885, 45 % des légionnaires sont encore des Alsaciens-Lorrains, contre 20 % entre 1899 et 1905. Voir V. ESCLANGON-MORIN, « La Légion étrangère, une particularité française », *Hommes et migrations*, n° 1306, 2014, p. 135 ; F. ROTH, *La Lorraine annexée : étude sur la présidence de Lorraine dans l'Empire allemand, 1870-1918*, Metz, Éd. Serpenoise, 2011, p. 114.

8. *Le Monde illustré*, 7 septembre 1872.

9. *Supplément illustré du Petit Journal*, 1^{er} novembre 1896.

10. R. BAZIN, *Les Oberlé*, Paris, Calmann Lévy, 1901. Jean Oberlé hérite du patriotisme français de sa mère et de son grand-père. Le deuxième jour de conscription, il met en œuvre son plan de désertion et rejoint la France, aidé par son oncle Ulrich, sacrifiant à cette occasion son avenir avec Odile.

11. M. BARRÈS, *Au service de l'Allemagne : les bastions de l'Est*, Paris, Fayard, 1905. Il y raconte l'histoire d'un jeune conscrit, fervent francophile, tourmenté à l'idée de servir l'Allemagne. Hésitant un temps à désertier, il se rend finalement compte que son véritable devoir est de rester en Alsace pour y résister à l'envahisseur.

12. G. LEROUX et C. DREYFUS, *Alsace*, pièce en 3 actes, Paris, Pierre Lafitte, octobre 1916.

13. Sur ce sujet, voir L. TURETTI, *Quand la France pleurait l'Alsace-Lorraine : les « provinces perdues » aux sources du patriotisme républicain 1870-1914*, Strasbourg, la Nuée Bleue, 2008.

14. Sur ce point, voir J.-N. GRANDHOMME et F. GRANDHOMME, *Les Alsaciens-Lorrains dans la Grande Guerre*, op. cit., p. 329-337 ; R. DALISON, *Les guerres et la mémoire*, Paris, CNRS Éditions, 2013, p. 17-37.

alsacien-lorrain évolue alors vers celle du combattant, portant soit les traits malheureux du patriote contraint de combattre dans l'armée ennemie, soit ceux, plus heureux, du prisonnier de guerre entouré de gardiens français bienveillants ou, mieux encore, de l'engagé volontaire portant l'uniforme bleu-horizon après avoir déserté l'armée allemande. Tous les supports sont bons pour diffuser cette propagande, de l'ouvrage prétendument scientifique à la carte postale éditée à des milliers d'exemplaires. Le tout récent cinématographe est lui aussi mis à profit, avec l'adaptation en 1916 de la pièce *Alsace* portée à l'écran par Henri Pouctal¹⁵.

Les enjeux politiques de cette mémoire

Après la guerre, le sens de cette propagande est porteur d'enjeux concrets. Outre la population civile, la nation française intègre des hommes qui ont combattu dans les rangs ennemis. Comment justifier leur place dans la communauté autrement qu'en les présentant comme des Français de cœur ? De nombreux auteurs, ainsi le célèbre caricaturiste Hansi, s'emploient à continuer l'œuvre entamée. Ce dernier revient par exemple sur les années de guerre dans son édition de 1919 de *l'Histoire d'Alsace racontée aux petits enfants* :

Dès le premier jour toutes les classes furent mobilisées en Alsace. Les lycéens furent enlevés du collège, des hommes âgés, qui n'avaient jamais porté un fusil, arrachés à leur famille – et toute cette chair à canon envoyée sur le front russe. Parmi les victimes de la guerre, combien sont plus dignes de pitié que ces Alsaciens, contraints de marcher à la mort entre deux brutes chargées de leur surveillance, forcés de donner leur sang et leur vie pour un pays qu'ils haïssaient de toute leur âme ?¹⁶

En novembre-décembre 1918, lors des festivités organisées pour l'entrée des troupes françaises dans les villes d'Alsace-Lorraine, la majorité des orateurs – maires, curés ou représentants d'associations patriotiques locales¹⁷ – mettent à l'honneur les Poilus libérateurs et les engagés volontaires alsaciens-lorrains se trouvant parmi eux, généralement sans aborder le sort des *feldgrauen*¹⁸ de leurs contrées. Les rares qui le font reprennent volontiers l'image d'hommes ayant « combattu pour une cause qui n'était pas la leur », selon les termes du curé de la paroisse Saint-Étienne de Mulhouse¹⁹. Désireux de les mentionner aussi, le maire de Colmar n'en dit pas moins : « Hommage à ceux qui ne peuvent partager notre bonheur. Pauvres soldats

15. O. GOZILLON-FRONSACQ, *Cinéma et Alsace : stratégies cinématographiques*, Paris, Association française de recherche sur l'histoire du cinéma, 2003, p. 124-131.

16. HANSI, *L'histoire d'Alsace racontée aux petits enfants d'Alsace et de France*, Paris, Herscher, 1983, p. 101. Jean-Jacques Waltz, dit Hansi, est connu depuis le début du siècle pour ses positions antigermanistes. Il travaille pendant le conflit au service de la propagande aérienne du Deuxième Bureau de l'État-major des Armées.

17. Concernant les prises de paroles lors de ces fêtes de libération, et plus largement le déroulement de ces fêtes, voir B. CABANES, *La victoire endeuillée : la sortie de guerre des soldats français*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 109-163 et V. DEMIAUX, « La construction rituelle de la victoire dans les capitales européennes après la Grande Guerre (Bruxelles, Bucarest, Londres, Paris, Rome) », thèse de doctorat d'histoire, EHESS, 2013.

18. On désigne ainsi les combattants de l'armée allemande, en référence à la couleur de leur uniforme (vert-de-gris, ou gris de campagne).

19. M. BÉHÉ, *Heures inoubliables : discours prononcés dans les villes d'Alsace et de Lorraine en Novembre et Décembre 1918*, Paris, Berger-Levrault, 1920, p. 50.

de la vieille Alsace, qui avez été obligés de vous battre contre la patrie de votre cœur et de vous immoler pour une cause qui n'était pas la vôtre »²⁰. Dans ces territoires fraîchement reconquis, il est malaisé d'évoquer autrement leur service armé passé dans les rangs de l'armée allemande.

Le même problème se pose très vite pour le culte des morts : comment traduire dans la pierre le souvenir de soldats tombés pour l'Allemagne ? Comme partout en France, les communes d'Alsace et de Moselle entreprennent d'ériger leur monument aux morts. Or nombre d'entre elles ne comptent de morts que dans les rangs allemands et, là où on en trouve, les « morts pour la France » sont minoritaires. Dans ce contexte, il est tout aussi inapproprié de faire figurer des symboles patriotiques français sur les monuments aux morts qu'inconcevable d'y porter des motifs allemands. On s'accorde donc, le plus souvent, sur des formes et des inscriptions neutres. Les formules les plus fréquentes contiennent le nom de la commune sous la forme : « La commune de... à ses morts » ou « Aux enfants de... » ; voire s'en tiennent au sobre « A nos morts »²¹. Par souci d'égalité, les listes de noms ne distinguent pas l'armée d'appartenance, la mort des uns n'étant pas rendue plus glorieuse que celle des autres. De cette manière, on évite aussi de souligner la disproportion du nombre des soldats tombés sous l'uniforme allemand. Par ailleurs, l'épigraphie des monuments est le plus souvent française, même dans des localités où les dialectes germaniques – l'alsacien et le francique lorrain – sont encore majoritairement employés. On trouve toutefois des exemples d'épigraphie allemande dans certaines communes rurales, comme à Michelbach-le-Bas (Haut-Rhin) : « *Zum Andenken an unseren Gefallenen im Kriege 1914-1918* »²², parfois bilingue comme à Alsting (Moselle) : « Priez pour nos soldats morts/*Betet für die Gefall. Krieger* ».

Finalement, rien ne laisse paraître l'armée d'appartenance. Certains monuments sont même trompeurs. À Strasbourg, ancienne capitale du *Reichsland*, il faut attendre 1936 pour voir apparaître le monument aux morts municipal. Un premier « monument des morts » est néanmoins érigé dès 1919 pour commémorer les Poilus tombés pour la victoire, sous la forme d'un obélisque portant l'inscription « Aux morts pour la patrie » enserrée entre une croix de guerre et le symbole « RF » de la République française. À Phalsbourg (Moselle), le monument élevé en 1919 porte : « Aux Phalsbourgeois et leurs enfants morts pour la France 1914-1918 »²³. Ailleurs, des communes érigent des monuments surmontés d'un coq gaulois ou d'une statue de Jeanne d'Arc, « sainte de la patrie »²⁴, figure consensuelle interprétable au choix

20. *Ibid.*, p. 88.

21. Voir notamment W. KIDD, *Les monuments aux morts mosellans : de 1870 à nos jours*, Metz, Éd. Serpenoise, 1999 ; M.-N. DENIS, « Les monuments aux morts de la Grande Guerre en Alsace : un compromis avec l'histoire », *Boches ou tricolores. Les Alsaciens-Lorrains dans la Grande Guerre*, Strasbourg, La Nuée Bleue, 2008, p. 363-381 ; J.-N. GRANDHOMME, « Une histoire par procuration : les symboles républicains sur les monuments aux morts en Alsace-Moselle », in G. MONNIER et É. COHEN (dir.), *La République et ses symboles. Un territoire de signes*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2013, p. 221-236 ; G. PETITDEMANGE, « Ils ne sont pas morts pour la patrie : comment commémorer leur sacrifice ? », in F. RAPHAËL et G. HERBERICH-MARX (dir.), *Mémoire de pierre, mémoire de papier : la mise en scène du passé en Alsace*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2002, p. 73-118.

22. « En souvenir de nos morts tombés à la guerre 1914-1918 ».

23. W. KIDD, *Les monuments aux morts mosellans*, op. cit., p. 52.

24. M. WINOCK, « Jeanne d'Arc », *Les lieux de mémoire*, t. III : *Les France*, Paris, Gallimard, 1997, vol. 3, p. 676.

comme symbole patriotique ou religieux. Quelques-unes installent même une statue de poilu en guise de monument, à l'exemple d'Audun-le-Tiche en Moselle francophone, où elle est installée sur un socle portant la mention « RF » accompagné d'une croix de guerre et de l'inscription « Aux soldats français et alsaciens-lorrains héros et martyrs de la libération ». Des lieux de mémoire rendant hommage à des « *feldgrauen* » se trouvent ainsi « nationalisés », répondant peut-être davantage aux aspirations nationales de leurs commanditaires – le comité chargé d'ériger le monument d'Audun-le-Tiche comprend par exemple trois membres du Souvenir français, association francophile entre toutes²⁵ – qu'à celles des soldats tombés. À l'inverse, les seuls monuments figurant un soldat en uniforme allemand symbolisent l'Alsacien-Lorrain patriote, portant sur sa poitrine une cocarde tricolore. Celui de Guebwiller est caractéristique, avec un groupe statuaire représentant une mère, allégorie de l'Alsace, accrochant la cocarde sur la poitrine de son fils mobilisé, le tout au-dessus de l'inscription : « Tu es Français, souviens-t-en ».

À travers les monuments aux morts, cette mémoire des soldats alsaciens-lorrains patriotes se fixe dans l'espace autant que dans le temps. L'anthropologue Joël Candau a souligné que les monuments aux morts répondent au double objectif d'honorer les victimes et de transmettre leur souvenir aux générations présentes et futures. En cela, ils constituent les diffuseurs de mémoire par excellence et fixent les codes selon lesquels les représentations du passé doivent être transmises aux générations futures²⁶. Dans le cas qui nous occupe, l'absence de référence au passé allemand permet de hâter l'assimilation des Alsaciens-Lorrains à la nation française, dans un contexte où les craintes d'un relèvement allemand qui permettrait une revanche sont encore réelles.

Les discours prononcés devant ces monuments lors de leur inauguration, puis lors des commémorations successives, reproduits en partie dans la presse locale, offrent la même lecture nationale de l'expérience de guerre des Alsaciens-Lorrains. Des formules sont invariablement reprises pour évoquer la « cause injuste et étrangère » ou le « drame cruel » de ces soldats morts sans avoir eu la récompense de mourir pour leur véritable patrie. On peut par exemple lire dans l'article du *Lorrain* qui relate l'inauguration du monument aux morts de Woippy, le 14 mai 1921 :

Le curé retraça la gloire et l'héroïsme des uns, tout le poids du sacrifice et les innombrables souffrances des autres. Pour terminer, M. le curé recommanda les glorieux morts au bon souvenir et aux prières de tous, en invitant les jeunes à suivre l'exemple de leurs devanciers, à prendre comme eux pour devise : « Bons chrétiens et bons Français ».²⁷

La confusion ici entretenue autour des « glorieux morts », dont il n'est pas précisé l'armée d'appartenance, facilite leur reconversion en modèles de patriotisme pour les jeunes générations, à l'instar de ce qui est fait avec les Poilus partout ailleurs en France²⁸.

25. W. KIDD, *Les monuments aux morts mosellans*, op. cit., p. 35.

26. J. CANDAU, *Anthropologie de la mémoire*, Paris, A. Colin, 2005, p. 124-125.

27. <http://www.raconte-moi-woippy.net/manifestations/MM1921.htm>, consulté le 15 janvier 2014.

28. Sur la fonction pédagogique des commémorations, voir A. PROST, « Les monuments aux morts », *Les lieux de mémoire*, t. I : *La République*, Paris, Gallimard, 1997, vol. 1, p. 215-216.

La « mémoire double »²⁹ des Alsaciens-Lorrains

En définitive, il est assez difficile d'appréhender le sentiment des anciens combattants eux-mêmes et des familles des défunts. Les réactions étaient certainement très variées. On se situe ici au croisement entre mémoires collectives et mémoires familiales ou individuelles, chacune gardant ses caractéristiques propres sans nécessairement s'opposer³⁰. Ainsi, à côté de la mémoire francisée de leur expérience de guerre sur la place publique subsiste, dans l'intimité des foyers, le souvenir du passage de ces hommes dans l'armée allemande. Les objets rapportés de la période de conscription³¹ ou du temps de guerre, les photographies du soldat en uniforme, ses diplômes, décorations ainsi que, pour les familles de défunts, le *Gedenkblatt für die Angehörigen unserer gefallenen Helden*, sorte de diplôme d'honneur envoyé par les autorités allemandes et sur lequel figure, au-dessous du nom, la mention « *Er starb fürs Vaterland* » (« Il est mort pour la patrie »), témoignent tous de l'expérience militaire dans l'armée allemande³². Davantage, il semble que ces vétérans « se murent [...] dans le silence, en se contentant d'évoquer dans le cercle familial leur vie quotidienne sur le front, sans disserter sur les sentiments qui les habitaient sous l'uniforme du Kaiser »³³. La littérature de guerre permet de s'en faire une idée. Il est révélateur qu'au cours de la première décennie d'après-guerre, aucun témoignage direct de soldat alsacien-lorrain n'a été publié en France. Les seuls ouvrages ou témoignages indirects consacrés à des soldats alsaciens-lorrains honorent la mémoire de personnages élevés en héros de la cause française. Il s'agit du batelier Joseph Zilliox³⁴, de David Bloch³⁵ puis de Charles Rudrauf³⁶. Les deux premiers se sont notamment illustrés en désertant l'armée allemande puis en offrant leurs services au renseignement militaire français. Lors de missions en Belgique occupée et en Alsace, l'un et l'autre sont finalement arrêtés, jugés puis condamnés à mort. De son côté, Charles Rudrauf donne à voir, à travers certaines de ses lettres recueillies, triées, traduites et publiées par son frère Lucien – engagé volontaire dans l'armée française –, un soldat étranger au militarisme prussien, tourmenté par l'envie de retrouver ses proches dont une partie se trouve en France. Alors qu'il meurt en juillet 1916 des suites d'une blessure, son frère est convaincu qu'il projetait de désertre sous peu. Ces trois publications offrent l'image de soldats alsaciens-lorrains en mal de leur patrie de cœur, la France.

29. Nous empruntons l'expression à J.-N. GRANDHOMME, « Une mémoire double », *Saisons d'Alsace*, n° 14, 2002, p. 41-45.

30. Voir M. HALBWACHS, *La mémoire collective*, Paris, Albin Michel, 1997, p. 97.

31. Voir par exemple L. SCHLAEFFLI, « À Neuf-Brisach, il y a un siècle : une chope de réserviste de 1912 », *Annuaire de la Société d'histoire de la Hardt et du Ried*, n° 24, 2011, p. 179-185.

32. Ces objets réapparaissent aujourd'hui, rassemblés en nombre par les centres d'archives lors des Grandes collectes (projet Europeana), plus ponctuellement sur des sites marchands ou encore dans les expositions locales liées au centenaire.

33. J.-N. GRANDHOMME et F. GRANDHOMME, *Les Alsaciens-Lorrains dans la Grande Guerre*, op. cit., p. 439.

34. E. FAUQUENOT, *Un héros alsacien : Joseph Zilliox*, Strasbourg, F. X. Le Roux, 1926.

35. J. BLUM (dir.), *Un héros alsacien : David Bloch*, Colmar, 1923.

36. C. RUDRAUF, *Le Drame de la mauvaise frontière : Lettres d'un Alsacien (1914-1916)*, Nancy-Paris-Strasbourg, Berger-Levrault, 1924.

Au cours de la décennie 1930, les témoignages publiés sont plus nombreux et variés, empruntant cependant souvent au genre romanesque³⁷ ; si pour quelques-uns elle est atténuée, l'orientation francophile n'en demeure pas moins dans l'ensemble assez nette. Le contexte politique n'y est pas étranger. Le procès des autonomistes à Colmar en 1928, puis la montée en puissance outre-Rhin d'un régime nazi menaçant la paix poussent à renforcer l'affirmation de l'identité française des Alsaciens-Lorrains. Le propos est parfois caricatural, comme chez Eugène Bouillon, dont le titre du témoignage donne le ton : « Sous les drapeaux de l'envahisseur » – ce dernier désignant l'Empire allemand³⁸. Souhaitant faire de son ouvrage « un témoignage de fidélité de l'Alsace à la France », il s'indigne rétrospectivement contre l'Allemagne : « le boche me met le poignard en main pour me faire tuer mes frères »³⁹. Dans leur roman écrit à quatre mains, sur la base de leur expérience de guerre, Robert Lorette et Fernand Fizaine mettent en scène deux jeunes hommes de la partie francophone de la Lorraine annexée, dont les sentiments penchent nettement pour la France. L'un parvient à passer la frontière et à s'engager dans l'armée française, tandis que l'autre échoue et se voit contraint de porter « l'uniforme abhorré »⁴⁰. Ce témoignage connaît une publicité qui dépasse le cadre régional, bénéficiant de comptes rendus fournis et élogieux dans *Le Petit Parisien*⁴¹, *La Voix du Combattant*⁴² ou encore *Le Figaro*. Dans ce dernier, la journaliste note que l'intérêt du livre est de « tracer une synthèse de tous les combattants dans leur situation »⁴³. Les combattants-écrivains alsaciens-lorrains contribuent donc eux aussi à diffuser des stéréotypes nationaux, peu contestés par ailleurs, en tout cas sur le territoire national, car en Allemagne les « Reichsländer » – Alsaciens-Lorrains germanophiles partis s'installer en Allemagne après l'armistice – contestent cette version et lui opposent celle de soldats loyaux à l'Empereur. Dès 1922, Hans Karl Abel édite la correspondance de guerre de Klaus Hofer accompagnée de commentaires qui le présentent comme un soldat loyal à l'Empire⁴⁴. Quelques auteurs offrent toutefois une vision plus nuancée, comme Paul Jolidon⁴⁵ ou Henri Rehberger⁴⁶, dévoilant des parcours d'Alsaciens bien intégrés à l'armée ou la marine allemandes, peu préoccupés pendant la guerre par les questions nationales, et finalement non mécontents de devenir français. Toutefois, seul Jolidon connaît une diffusion nationale.

Comme l'a souligné Élise Julien, s'appuyant les concepts développés par Reinhardt Koselleck, la mémoire se situe à l'intersection entre l'expérience et

37. C'est une tendance générale en France. Voir N. BEAUPRÉ, « De quoi la littérature de guerre est-elle la source ? », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n° 111, 2011, p. 44.

38. E. BOUILLON, *Sous les drapeaux de l'envahisseur. La Grande Bête de l'Apocalypse*, Colmar, Impr. « Messager de Colmar », 1934.

39. *Ibid.*, p. 34 ; voir l'analyse du témoignage dans R. CAZALS (dir.), *500 témoins de la Grande Guerre*, Portet-sur-Garonne, Éd. Midi-Pyrénéennes & EDHISTO, 2013.

40. R. LORETTE et F. FIZAINE, *Frontière*, Paris, Firmin-Didot, 1930, p. 117.

41. *Le Petit Parisien*, 28 octobre 1930.

42. *La Voix du Combattant*, 20 août 1932.

43. R. WORMS BARETTA, « Avant la Lettre », *Le Figaro*, 30 octobre 1930.

44. K. HOFER, *Briefe eines elsässischen Bauernburschen aus dem Weltkriege an einen Freund 1914-1918*, Stuttgart-Berlin, Deutsche Verlags-Anstalt, 1922.

45. P. JOLIDON, *Un Alsacien avec les corsaires du Kaiser*, Paris, Hachette, 1934.

46. H. REHBERGER, *Tête carrée. Carnet de route d'un Alsacien 1914/18*, Strasbourg, Éditions Sébastien Brant, 1938.

l'horizon d'attente, et se forme sur la base d'un arrangement entre les expériences vécues et un futur actualisé⁴⁷. Ces outils, appliqués au cas des soldats alsaciens-lorrains, permettent de comprendre l'accommodement de ces hommes avec une mémoire de la guerre « nationalisée » capable de les intégrer dans la communauté nationale. Le contexte de l'après-guerre n'étant pas propice à l'expression de nuances, ces hommes acceptent globalement de se conformer à ces représentations, même si elles diffèrent en partie de leur vécu personnel.

Les enjeux de cette mémoire officielle et de la part d'oubli inhérent sont donc partagés. D'un côté, l'État-nation en use pour assimiler rapidement la population des territoires recouverts et l'intégrer sans heurts à la communauté nationale. La délégitimation de l'expérience de guerre vécue sous uniforme allemand – ennemi – au profit d'une mise en valeur des comportements patriotiques en découlent. D'un autre côté, les anciens combattants eux-mêmes acceptent cette forme d'« abus de mémoire », pour reprendre les termes de Ricœur⁴⁸, nécessaire pour redéfinir leur identité à l'aune de leur changement de nationalité. Ceci implique le refoulement, aussi longtemps que nécessaire, d'une expérience militaire devenue irrecevable. L'oubli n'est donc pas seulement imposé, il est aussi consenti car, comme le rappelle Joël Candau, il est à la fois « une censure » et « un atout permettant à la personne ou au groupe de construire ou de restaurer une image de soi globalement satisfaisante »⁴⁹. Et n'oublions pas, entre l'État et les vétérans, les associations d'anciens combattants. Ces dernières, lorsqu'elles portent leurs voix sur la scène nationale, évitent soigneusement d'évoquer le passé militaire accompli dans l'armée allemande pour insister sur le vœu de leurs membres d'« être des Français comme les autres »⁵⁰ – un discours approprié à la revendication d'intérêts matériels.

De l'oubli à la redécouverte, les fluctuations d'une mémoire collective

La mémoire des combattants de la Grande Guerre dans l'ombre de la Seconde Guerre mondiale

La défaite française de mai-juin 1940 est suivie de l'annexion de fait de l'Alsace et de la Moselle (héritière de la Lorraine annexée) par l'Allemagne nazie, qui entend germaniser rapidement le territoire et ses habitants. Cela passe par un remaniement de la mémoire attachée à la Grande Guerre : il n'est plus question de voir dans ses vétérans des patriotes français en puissance, mais des soldats loyaux de l'Empire. La mémoire apparaît clairement comme un « objectif de puissance »⁵¹. Dès lors, nombre de monuments aux morts sont, sinon détruits et remplacés, du moins modifiés, afin d'en germaniser les symboles⁵². À Metz par exemple, le monument est amputé des

47. É. JULIEN, *Paris, Berlin : la mémoire de la guerre*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009, p. 33-34.

48. P. RICŒUR, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Le Seuil, 2000, p. 97.

49. J. CANDAU, *Anthropologie de la mémoire*, op. cit., p. 94.

50. Selon les propos de Mairhofer, président de l'Union des invalides d'Alsace-Lorraine. Voir « La visite à Paris des mutilés d'Alsace-Lorraine », *Journal des mutilés, réformés et blessés de guerre*, 3 octobre 1925.

51. Voir J. LE GOFF, *Histoire et mémoire*, Paris, Gallimard, 1988, p. 174-175.

52. Sur ce sujet, nous renvoyons à J.-N. GRANDHOMME, « Un aspect de la 'mise au pas' de l'Alsace-Moselle annexée de fait : la destruction des monuments aux morts de 1914-1918 par les nazis pendant

deux statues de poilus qui l'enserraient et germanisé avec une nouvelle inscription : « *Sie starben für das Reich* » (« Ils sont morts pour l'Empire »). À Hatten (Bas-Rhin), le nouveau monument est surmonté d'un aigle et porte l'inscription : « *Sie fielen für Deutschland* » (« Ils tombèrent pour l'Allemagne »)⁵³. Cette entreprise iconoclaste participe d'une vaste politique de germanisation de l'espace tendant à faire table rase de toute la symbolique républicaine française.

Après-guerre, comme partout ailleurs, « la Grande Guerre s'efface dans l'espace public »⁵⁴, reléguée dans l'ombre de la Seconde Guerre mondiale. C'est le cas en Alsace et en Moselle particulièrement, où la question de l'incorporation de force des jeunes hommes dans l'armée allemande attire désormais toute l'attention, comme on peut le constater en 1953 lors du procès de Bordeaux durant lequel sont jugés les auteurs du massacre d'Oradour-sur-Glane, dont des Alsaciens-Lorrains incorporés de force dans la *Waffen-SS*⁵⁵. Dans un souci didactique, quelques auteurs tentent de révéler la complexité de l'identité alsacienne. Deux d'entre eux, Frédéric Hoffet avec son essai intitulé *Psychanalyse de l'Alsace* (1951)⁵⁶, et Marcel Jacob avec son roman *Menschen im Garten* (1951), traduit en français sous le titre *Les Clefs du jardin* (1953)⁵⁷, rencontrent un succès qui dépasse les frontières régionales. Sous leur plume, l'épisode de la Grande Guerre réapparaît. Le premier, conformément au titre de l'ouvrage, s'intéresse de manière inédite au refoulement du passé allemand au sein de la population : « cette partie d'eux-mêmes, cette indésirable et haïssable moitié d'eux-mêmes, ils prêteront la main au vainqueur pour l'étouffer, pour la nier »⁵⁸. Le second, à travers une saga familiale, puise largement dans sa propre expérience pour décrire l'ambivalence de ses sentiments depuis l'enfance, partagés entre une tradition familiale francophile – mais sans patriotisme cocardier – et des amitiés allemandes. Il livre aussi, comme peu d'auteurs l'ont fait, une analyse rétrospective du problème identitaire des soldats alsaciens-lorrains de l'armée allemande de retour en France après 1918 :

Les anciens « *feldgraus* » alsaciens se sentaient parfois de trop et bien qu'ils eussent eux-mêmes suffisamment récriminé contre le militarisme prussien, ils éprouvaient néanmoins en leur for intérieur quelque peine, ou bien se trouvaient sous l'effet d'une contradiction intime, lorsqu'ils entendaient railler l'armée allemande, cette armée dans les rangs de laquelle ils avaient souvent fixé la mort en face et passé les heures les plus dures de toute leur jeunesse. Car, d'une certaine manière, ils avaient tout de même figuré – fût-ce contre leur propre volonté – une partie de cette immense masse gris-fer⁵⁹.

la Seconde Guerre mondiale », in S. BENOIST et al. (dir.), *Mémoires partagées, mémoires disputées : écriture et réécriture de l'histoire*, Metz, Centre régional universitaire lorrain d'histoire, 2009, p. 253-271.

53. *Ibid.*, p. 267.

54. A. LOEZ et N. OFFENSTADT, *La Grande Guerre : carnet du centenaire*, Paris, Albin Michel, 2013, p. 213-214.

55. Voir J.-L. VONAU, *Le procès de Bordeaux : les Malgré-Nous et le drame d'Oradour*, Strasbourg, Éd. du Rhin, 2003.

56. F. HOFFET, *Psychanalyse de l'Alsace*, Strasbourg, Alsatia, 1994 (1^{re} éd. 1951).

57. M. JACOB, *Les Clefs du jardin*, Paris, Plon, 1953. L'ouvrage remporte le « prix des lecteurs de la maison Julliard ».

58. F. HOFFET, *Psychanalyse de l'Alsace*, op. cit., p. 90.

59. M. JACOB, *Les Clefs du jardin*, op. cit., p. 234.

La dilution dans la mémoire nationale

La vertu de ces ouvrages a toutefois une portée limitée dans le cheminement mémoriel de l'expérience combattante des Alsaciens-Lorrains de la Grande Guerre, comme l'indique le cérémonial des commémorations du 11 Novembre. Dans leurs discours, les maires font le plus souvent l'économie d'une contextualisation régionale au profit de propos à portée nationale ou universelle. À Schirmeck (Bas-Rhin) par exemple, le maire renouvelle chaque année entre 1954 et 1965 les mêmes appels à la paix et à la concorde entre les peuples, dans un hommage associant les victimes des différents conflits jusqu'à celui, contemporain, de la guerre d'Algérie. En 1954, il termine son discours ainsi : « Gardons à jamais le souvenir de tous ces héros qui, en 14-18 comme en 39-45, ont sacrifié leur jeune vie pour défendre un idéal, et pour qu'à jamais vive la France »⁶⁰. Le 29 mai 1966, tous les maires de France sont invités à commémorer le cinquantième anniversaire de la bataille de Verdun devant leur monument aux morts. En 1968, les célébrations du cinquantième anniversaire de l'Armistice revêtent un éclat particulier, surtout à Strasbourg, où la préfecture organise la commémoration du retour à la France dans une ambiance tricolore qui doit rappeler celle de novembre 1918. Une trentaine d'anciens combattants de 14-18 de Schirmeck viennent y assister, ce que relève la presse locale qui note : « comme tous leurs camarades – et comme tous les spectateurs d'ailleurs – ils furent enchantés d'assister à cette belle parade militaire. Ils ne cachèrent pas non plus leur émotion, notamment à la vue des 'poilus', à l'uniforme bleu-horizon, fusil Lebel sur l'épaule »⁶¹. Ainsi, à cette occasion comme depuis l'entre-deux-guerres, c'est la mémoire des poilus libérateurs qui est principalement entretenue dans la région⁶².

L'expérience des soldats alsaciens-lorrains continue de sombrer dans l'oubli, en se diluant dans la mémoire nationale de la guerre. La journaliste et écrivaine Pascale Hugues en témoigne à propos de son adolescence dans les années 1970 :

Quand la Première Guerre mondiale fut au programme de mes cours de lycée, il ne me vint pas à l'esprit de demander à mon grand-père de me raconter ce chapitre d'Histoire dont il avait été le modeste acteur. Les batailles contre l'Allemand sanguinaire, les exploits des Poilus et du Tigre Clemenceau que décrivaient mes professeurs ne le concernaient pas. L'Éducation nationale ne s'encombrait pas de notre histoire particulière : nous, les Alsaciens, nous avions toujours été français. Que mon grand-père Joseph ait combattu du côté allemand n'intéressait personne.⁶³

L'oubli est renforcé par le désintérêt des générations nées après la Seconde Guerre mondiale, qui ne veulent pas entendre parler de guerre⁶⁴. C'est aussi au cours des

60. Archives municipales de Schirmeck, 3K1, dossier « fêtes et manifestations (1953-1965) ».

61. « Schirmeck. La municipalité a honoré les anciens combattants de la guerre de 1914-18 », *Dernières Nouvelles d'Alsace*, 27 novembre 1968.

62. Cela se remarque aussi dans le contenu de l'exposition tenue cette même année à Colmar. Voir *Cinquantième anniversaire de la fin de la Première Guerre mondiale (Catalogue de l'exposition tenue du 17 novembre au 1^{er} décembre 1968 au foyer du théâtre à Colmar)*, Colmar, Archives départementales du Haut-Rhin, 1968. Notons au passage que la mémoire militaire des opérations sur le front vosgien commence alors à réapparaître.

63. P. HUGUES, *Marthe et Mathilde*, Paris, Les Arènes, 2009, p. 155.

64. Voir N. OFFENSTADT, *14-18 aujourd'hui : la Grande Guerre dans la France contemporaine*, Paris, O. Jacob, 2010, p. 10.

années 1970 que s'institutionnalise l'envoi à tous les maires de France du message du président de la République puis du ministre en charge des Anciens combattants pour les commémorations du 11 Novembre, destiné à être lu devant chaque monument aux morts. En 1974, les maires rendent ainsi partout cet hommage : « À tous ceux qui ont combattu pour elle, la France exprime sa reconnaissance et son respect »⁶⁵. Depuis, les messages ministériels rendent régulièrement hommage aux soldats qui ont « sauvé la France »⁶⁶, « à ceux qui ont souffert au nom de la France »⁶⁷ ou à « la Nation rassemblée pour faire front à l'envahisseur »⁶⁸, autant de formules fédératrices gommant les spécificités des vétérans alsaciens-lorrains. Une rare initiative est toutefois à relever, motivée par le soixantième anniversaire en 1978 : le service éducatif des Archives de la Moselle publie un dossier destiné aux élèves des collèges et lycées afin de faire découvrir ce pan de l'histoire régionale qui n'est pas traité dans les manuels scolaires⁶⁹. On y trouve notamment des documents d'archives permettant d'appréhender le vécu de soldats de l'armée allemande.

Les années 1990, décennie du tournant mémoriel ?

Alors que, comme ailleurs, le nombre de vétérans alsaciens-lorrains décroît, deux événements les replacent au-devant de la scène au milieu des années 1990. L'un, politique, tient dans la décision de ne pas octroyer aux survivants de l'armée allemande – une cinquantaine d'individus – la Légion d'honneur décernée aux derniers poilus lors de la cérémonie du 11 novembre 1995⁷⁰. La mesure suscite un débat à l'échelle régionale, relayé à Paris par certains élus comme le sénateur Philippe Richert, qui expose ainsi le problème au ministre en charge des Anciens combattants :

Il s'agit au travers de cette distinction non pas de récompenser des actes particuliers mais d'honorer tous les anciens combattants de la Grande Guerre qui ont survécu jusqu'à aujourd'hui. Il est cependant à déplorer que les Alsaciens ne se soient pas également vu décerner la Légion d'honneur. Certes, ils n'étaient pas à l'époque, du fait de l'histoire, du côté français. Mais ils ont tout autant souffert, subi les atrocités des combats et payé un très lourd tribut. Appartenant aujourd'hui à la nation française, ne mériteraient-ils pas d'être associés à la reconnaissance de la population, compte tenu notamment des souffrances endurées ?⁷¹

En réponse, le ministère fait valoir que « les dispositions formelles du code de la Légion d'honneur excluent les services militaires accomplis dans une armée

65. Archives Municipales de Sélestat, 102W73-74, dossier « Administration générale de la Commune. Événements remarquables. Fête du 11 novembre (1945-1982) », Message du président de la République pour le 11 novembre.

66. *Ibid.*, Message du ministre Jean Laurain pour les cérémonies du 11 novembre 1985.

67. *Ibid.*, Message du ministre Philippe Mestre pour les cérémonies du 11 novembre 1993.

68. *Ibid.*, Message du ministre Pierre Pasquini pour les cérémonies du 11 novembre 1995.

69. L. MICHAUX, ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DE LA MOSELLE (dir.), *Metz et la Moselle pendant la Grande Guerre (1914-1918)*, Metz, Archives de la Moselle, 1978.

70. Voir J.-N. GRANDHOMME et F. GRANDHOMME, *Les Alsaciens-Lorrains dans la Grande Guerre*, *op. cit.*, p. 468-469.

71. Question écrite n° 13180 de Philippe Richert publiée dans le *Journal officiel*, Sénat, 21 décembre 1995, p. 2370.

étrangère », mais assure qu'un courrier a été adressé « à tous les intéressés en leur demandant de bien vouloir comprendre cette situation héritée du passé, et qui leur est préjudiciable bien qu'ils aient vécu une dramatique épreuve »⁷². Si, dans ces régions comme ailleurs en France, on avait presque oublié leur spécificité, cette mesure et le débat consécutif viennent ponctuellement en raviver le souvenir.

L'autre événement, si l'on peut dire, est plutôt d'ordre culturel. Il s'agit de la sortie en 1996 du téléfilm de Michel Favart, *les Alsaciens ou les deux Mathilde*, qui retrace en quatre épisodes la saga familiale des Kempf de la Tour entre 1870 et 1953. Si le spectateur y suit le destin d'une famille bourgeoise francophile – mais en voie de germanisation –, l'enrôlement des jeunes hommes dans l'armée allemande est cependant traité avec une compréhension jusqu'alors assez inédite. Loin d'être anecdotiques, les diffusions successives du téléfilm sur des chaînes de télévision nationales – même binationale avec Arte – ainsi que l'adaptation en roman à succès, ont remis en lumière le destin complexe des Alsaciens-Lorrains de cette époque, tiraillés entre les deux nationalismes.

Plus généralement, au cours de la dernière décennie du XX^e siècle, une attention nouvelle est portée aux soldats alsaciens-lorrains de la Grande Guerre. Est-ce un hasard si le plus connu des témoignages, celui de Dominique Richert, paraît en France en 1994⁷³ ? En 1998, à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de l'armistice, le supplément des *Dernières Nouvelles d'Alsace* s'ouvre sur « le double drame de l'Alsace-Lorraine »⁷⁴, en reprenant le thème des familles dont les enfants ont servi sous les deux uniformes, quitte à en généraliser le cas. Par ailleurs, la disparition des derniers vétérans entraîne à l'échelle du pays un regain d'intérêt pour leur expérience de guerre⁷⁵. Des ouvrages et des reportages dans la presse sont ainsi consacrés aux « derniers poilus »⁷⁶, et chaque région entame son décompte. En Alsace, l'attention se focalise bientôt sur Charles Kuentz, qui concède à des journalistes de l'*Express* n'avoir commencé à parler de sa guerre à ses descendants « que le jour de ses 100 ans »⁷⁷.

La mémoire des soldats alsaciens-lorrains à l'aube du centenaire

Un lien distendu avec le passé

Un siècle plus tard, l'oubli et la dilution du cas particulier des Alsaciens-Lorrains dans les représentations collectives de la Grande Guerre sont accentués par la distance temporelle. L'analyse des comptes rendus des cérémonies du 11 novembre dans la presse est révélatrice⁷⁸. Aussi courts soient-ils – parfois un titre accompagné

72. Réponse du ministère des Anciens combattants publiée dans le *Journal officiel*, Sénat, 15 février 1996, p. 327.

73. D. RICHERT, *Cahiers d'un survivant : un soldat dans l'Europe en guerre, 1914-1918*, traduit par Marc SCHUBLIN, Strasbourg, La Nuée Bleue, 1994.

74. Supplément des *Dernières Nouvelles d'Alsace*, novembre 1998.

75. Voir N. OFFENSTADT, *14-18 aujourd'hui*, op. cit., p. 133-147.

76. J.-P. BIOT, *Les derniers poilus*, Paris, La Martinière, 2004. On trouve dans cet ouvrage deux Alsaciens de l'armée allemande, dont Charles Kuentz qui est présenté comme « malgré-nous ».

77. « Les derniers poilus témoignent », *L'Express*, 30 octobre 2003.

78. Nous les avons analysés dans les *Dernières Nouvelles d'Alsace (DNA)*, quotidien largement diffusé en Alsace (années 2011, 2012 et 2013).

de quelques lignes et d'une photographie –, ils sont riches d'enseignements sur ce qui reste de la mémoire des soldats alsaciens-lorrains. En général, l'article est neutre, relayant la tenue de la cérémonie, et le message ministériel tient lieu d'unique discours. Toutefois, si les correspondants locaux, auteurs de ces comptes rendus, n'évoquent pas dans le détail le contenu des discours prononcés, ils en retiennent souvent l'idée-force. En 2011, la loi instituant pour les commémorations du 11 Novembre un hommage aux morts pour la France de toutes les guerres participe indirectement, en Alsace et en Moselle, à l'éloignement entre cette commémoration nationale et le souvenir de l'expérience des hommes dont les noms figurent sur les monuments aux morts. Dans la presse régionale, nombre de titres sont formulés ainsi : « En mémoire des Poilus »⁷⁹, « Aux soldats morts pour la France »⁸⁰, ou encore « En souvenir des 78 morts pour la France », assimilant ici les soixante-dix-huit morts de la commune à des morts pour la France⁸¹. Ailleurs, on peut lire : « Devant le monument aux morts, le maire [...] rend ensuite hommage “aux soldats de la Grande Guerre, qui ont su s'engager avec courage pour la défense de notre pays” »⁸², ou encore : « Le premier magistrat a rappelé la nécessité de ce devoir de mémoire “pour ces hommes et ces femmes qui, par leur sacrifice, ont permis à l'Alsace et la Lorraine de redevenir françaises ; nous nous devons d'honorer les hommes et les femmes qui ont perdu leur vie pendant ce conflit” »⁸³. Les écoliers, comme partout en France, participent chaque année à ces cérémonies par le chant (de la *Marseillaise* ou de la *Chanson de Craonne* généralement) ou la lecture de poèmes et de lettres de poilus. Certaines initiatives sont plus originales, comme ici : « Après lecture du message national et avant le dépôt des gerbes, des enfants de l'école élémentaire ont retracé, à l'aide de panneaux et en quelques mots, les principaux événements des années 1914 à 1918, de l'attentat de Sarajevo à l'Armistice, en passant par les “Taxis de la Marne”, Verdun, le torpillage du Lusitania, l'entrée en guerre des Américains... »⁸⁴.

Une tendance inverse, certes minoritaire, existe néanmoins. Certaines municipalités raccrochent la cérémonie à l'histoire régionale, comme à Soultz-sous-Forêts (Bas-Rhin) où le maire « a mis l'accent sur le devoir de mémoire avec “la spécificité alsacienne écartelée entre deux pays” »⁸⁵. D'autres, souvent avec le concours des écoliers, font énoncer le nom des victimes avec la date et le lieu de décès, autre moyen de rendre un hommage aux défunts de la commune. Enfin, une dimension franco-allemande accompagne parfois ces cérémonies, en hommage à la fois au temps long d'un espace frontalier souvent disputé et à l'amitié franco-allemande qui s'est depuis affirmée comme socle de la construction européenne, et qui est justement dotée d'une signification particulière dans la région. Cela se manifeste par exemple par des lectures bilingues du poème « Ich hatt' einen Kameraden/J'avais

79. « Altenheim. En mémoire des Poilus », *DNA*, 12 novembre 2011.

80. « Niederbronn-les-Bains. Aux soldats morts pour la France », *DNA*, 13 novembre 2011.

81. « Commémoration du 11-Novembre – Reichshoffen. En souvenir des 78 morts pour la France », *DNA*, 15 novembre 2012.

82. « Commémoration de l'armistice du 11 novembre 1918 – Folschbourg. D'eux à nous », *DNA*, 11 novembre 2013.

83. « Cérémonie commémorative – Matzenheim. Devoir de mémoire », *DNA*, 19 novembre 2011.

84. « 11 Novembre – Bollwiller. Médailles et promotions », *DNA*, 15 novembre 2013.

85. « 11 Novembre – Soultz-Sous-Forêts. Pour tous les soldats morts », *DNA*, 13 novembre 2011.

un camarade »⁸⁶, par la présence de délégations civiles allemandes venant d'une commune jumelée (comme à Niederbronn-les-Bains) ou encore celle d'un détachement militaire allemand, comme en 2010 à Strasbourg ou en 2011 à Illkirch-Graffenstaden (Bas-Rhin).

Les évolutions récentes : un renouvellement mémoriel ?

Le constat de ce lien distendu avec le passé ne doit pas cacher une réalité : on n'a jamais autant évoqué le destin singulier des soldats alsaciens-lorrains qu'aujourd'hui – en Alsace et en Moselle tout au moins –, sous une forme inédite et dépassionnée. Il est maintenant admis que toute une gamme de comportements a existé. Si une partie d'entre eux étaient patriotes français, d'autres étaient germanophiles tandis que la masse semble avoir effectué son devoir sans se poser la question du sentiment national, à l'occasion en protestant contre les discriminations rencontrées. Cette vision, fruit du travail mené depuis quelques années par les historiens⁸⁷, est appropriée par des romanciers qui s'en saisissent comme toile de fond pour leurs œuvres, à l'exemple de Jacques Fortier dans *Quinze jours en rouge*⁸⁸. De son côté, le musée historique de Strasbourg a inauguré en 2013 de nouvelles salles consacrées à l'histoire contemporaine de la ville – jusqu'alors, la muséographie prenait fin aux lendemains de la Révolution française. La mobilisation des Strasbourgeois est abordée uniquement sous le prisme de l'armée allemande afin d'en souligner le caractère majoritaire. Un court texte de présentation, qui évoque leur proportion au sein de la population et les suspicions dont ils ont fait l'objet, un portrait de Strasbourgeois posant avec son uniforme allemand ainsi que des effets militaires d'un régiment d'infanterie allemand composent la mise en scène. Quelques reproductions d'affiches de propagande, par exemple pour un emprunt destiné aux blessés de guerre, font la transition avec l'expérience civile de la guerre.

On observe par ailleurs un intérêt croissant des descendants de ces soldats, qui découvrent par hasard l'histoire de leur ancêtre et s'étonnent d'être confrontés à un parcours militaire qui diverge de l'histoire apprise jusqu'alors. Cet intérêt pour une « histoire à soi », phénomène observé par Nicolas Offenstadt⁸⁹, se manifeste parfois par des recherches actives débouchant sur la création d'un site internet ou la publication d'un livre. L'histoire romancée de *Marthe et Mathilde* de Pascale Hugues en offre un bon exemple⁹⁰, tout comme la saga familiale documentée de Bertrand Jost⁹¹. À un autre niveau, des enseignants entreprennent des travaux avec leurs élèves, à l'image de cette classe du collège de Rosheim qui a réalisé une exposition

86. « 11 Novembre – Koestlach. Commémoration dans l'église ! », *DNA*, 15 novembre 2012 ; « À Soultz-sous-Forêts, un hommage à tous les Morts pour la France », *DNA*, 13 novembre 2013.

87. Nous retiendrons la dernière synthèse sur le sujet : J.-N. GRANDHOMME et F. GRANDHOMME, *Les Alsaciens-Lorrains dans la Grande Guerre*, op. cit.

88. J. FORTIER, *Quinze jours en rouge*, Barr, Le Verger, 2011.

89. N. OFFENSTADT, *14-18 aujourd'hui*, op. cit. ; J. HORNE, « Le centenaire », in J. WINTER (dir.), *Cambridge History. La Première Guerre mondiale, t. III : Sociétés*, Paris, Fayard, 2014, p. 653-673.

90. P. HUGUES, *Marthe et Mathilde*, op. cit. : dans cette fresque retraçant l'histoire de ses grands-mères, l'auteure évoque le parcours militaire dans l'armée allemande d'un grand-père alsacien qui semblait davantage préoccupé de son maintien en vie et du retour à la paix que de considérations nationales.

91. Citons notamment B. JOST, *Quand nous étions allemands (1871-1918)*, Barr, Calleva, 2011, vol. 3.

sur les monuments aux morts du canton⁹². D'autres initiatives permettent également de retracer le parcours de soldats d'une localité morts au front. C'est le cas de l'exposition réalisée par Fabienne Esse, professeur de lettres, à propos de vingt-trois soldats de Cocheren⁹³. Avec le centenaire, les projets se sont multipliés en 2014. De nombreuses sociétés d'histoire locale ont présenté ou préparent des expositions consacrées à la vie de leur commune ou de leur canton au cours de la guerre, dans lesquelles refont surface de multiples souvenirs de soldats conservés et transmis depuis plusieurs générations. Ces expositions sont d'ailleurs parfois accompagnées de la publication d'un numéro spécial du bulletin de la société. Par ailleurs, on a pu suivre la destinée des soldats alsaciens-lorrains dans des représentations musicales et théâtrales diverses, se réappropriant cette histoire pour en livrer une lecture contemporaine, désormais éloignée de celle, plus nationale, qui caractérisait l'entre-deux-guerres.

*

L'étude de différents vecteurs mémoriels, qu'ils soient officiels (commémorations, monuments), culturels (littérature, presse, cinéma), associatifs ou savants⁹⁴, permet une analyse diachronique de la place des soldats alsaciens-lorrains dans la mémoire française et dans celle des régions concernées. Elle montre qu'après avoir été longtemps reléguée dans l'angle mort de la mémoire nationale, une version restaurée est apparue depuis quelques années, qui tend à s'imposer à la faveur du centenaire. Celle-ci rejoint l'histoire savante en proposant une vision qui s'écarte de la version longtemps contenue dans le roman national. L'une comme l'autre ne peuvent être séparées de leur contexte. La première émerge à un moment où les nationalismes connaissent leur paroxysme et revêt ainsi un enjeu politique majeur, tandis que la seconde se développe dans une ère de paix, à l'heure où le rapprochement franco-allemand n'a jamais été aussi effectif dans les représentations collectives. Celui-ci contribue à libérer la population des régions héritées de l'Alsace-Lorraine du poids d'un passé allemand durement ressenti tout au long du xx^e siècle. Cette évolution nous rappelle que la mémoire n'est pas un objet figé, au contraire. Longtemps, l'expérience de guerre des Alsaciens-Lorrains n'entrait dans la composition du ciment national qu'après avoir pris une consistance française. Aujourd'hui, elle s'intègre sans mal dans le ciment franco-allemand de la construction européenne. Le cheminement du centenaire et, dans ce cadre, la réalisation du premier historial franco-allemand de la Grande Guerre sur le site de l'Hartmannswillerkopf, devraient encore en apporter la preuve.

92. « 1914-2014 : travail de mémoire », *DNA*, 25 décembre 2013.

93. <http://www.tvrosselle.com/video.php?key=31KA1TWDUG>, consulté le 17 mars 2014. Pour toutes ces manifestations, voir 2014. *Centenaire de la Première Guerre mondiale*, Paris, Mission du Centenaire, 2014, 2 vol., <http://centenaire.org/fr/la-mission/le-label-centenaire>, consulté le 30 mars 2015.

94. Nous reprenons ici la typologie proposée par Henry Rousso dans *Le syndrome de Vichy, 1944-1987*, Paris, Le Seuil, 1987, p. 235.